

Le «casseur» et les honnêtes gens

* Il a fallu deux ans
au mari d'Albertine Sarrazin
pour briser la conspiration du silence
de la bourgeoisie montpelliéraine



ALBERTINE
SARRAZIN
Elle disait :
« Je les ai bien eus... »

L.A.G.A.R.D.E.

« Tu vois ce que ça pouvait être la vie, tous les jours, avec la même... » Julien Sarrazin, les deux mains dans les poches de son vieil anorak bleu regarde tourner le magnétophone. Albertine parle. De son dernier livre, « la Traversière ». De sa vie d'avant. De sa vie d'après. De sa vie de taularde. De sa vie de romancière, non, de femme. Libre. Avec Julien.

La maison est glacée. Un peu poussiéreuse. Il fait froid. A côté de nous, posé sur une grosse bouteille, un grand chapeau de femme, rose. Sur la table, les lunettes ovales d'Albertine. Et, partout dans la maison, des photos d'elle, des agrandissements de son visage, de ses yeux. Des « signes » de sa présence. Derrière la fenêtre, au bout de l'allée d'amandiers, les quatre cyprès frémissent dans le mistral. Des pies se promènent autour du petit monument de pierres — l'oratoire — qui a donné son nom à la maison. Julien et Albertine Sarrazin avaient acheté « l'Oratoire » avec les premiers droits d'auteur d'Albertine. C'était une vieille ferme délabrée, perdue entre les vignes et la garrigue, presque au pied des Cévennes, à une quinzaine de kilomètres de Montpellier, près du village des Matelles.

Dans le vacarme des cigales, ils avaient commencé par démolir la vieille maison pour la rebâtir sur des plans qu'ils avaient eux-mêmes dessinés. Julien Sarrazin se faisait aider par un jeune maçon des Matelles. Albertine avait trouvé un tissu pour tapisser leur chambre, même le plafond. « Je veux être comme dans une boîte. » Les amis bravaient le petit chemin impossible pour venir les voir. « Un jour, disaient-ils, on mettra un casse-croûte dans le panier et on ira pique-niquer dans les collines, en plein soleil. »

« Mon rognon droit »

Le petit deux pièces des H.L.M. du Petit-Bard était déjà loin. De temps en temps, ils retournaient à Montpellier. Albertine voyait ses livres dans les vitrines. Elle souriait. Elle pensait aux bourgeois de Montpellier et d'ailleurs qui l'avaient montrée du doigt quand elle volait, quand elle se prostituait, et qui aujourd'hui lui demandaient des dédicaces, lui envoyaient des invitations pour leurs cocktails... « Je les ai bien eus. » Elle disait cela sans haine. Avec une ironie tendre. L'été 1967 commençait. La vie était belle.

D'autant plus belle que Norbert Carbonnaux voulait faire un film

avec « l'Astragale ». Albertine et Julien avaient longuement parlé avec lui. « La même était convaincue que Norbert avait pigé », dit Julien. Elle devait écrire l'adaptation et surveiller le tournage. Et pour faire tout cela elle avait besoin d'être tout à fait en forme. Il fallait éliminer les accès de fièvre très violents qui l'épuisaient. Albertine n'aimait pas beaucoup les cliniques mais il n'y en aurait que pour quelques jours, au pire quelques semaines...

Le 11 juin, elle est opérée d'urgence à la clinique Saint-Roch à Montpellier pour ce que l'on croit être une appendicite. L'opération révèle qu'il s'agit en fait d'un abcès contenant des bacilles de Koch. Elle sort de la clinique le 27 juin. Elle n'est pas guérie. La fièvre revient. Le 3 juillet, elle est de nouveau à la clinique Saint-Roch. Le 7 elle écrit à Norbert Carbonnaux : « Je repasse sur le billard lundi 10 pour, euh... néphrectomie, je crois : mon rognon droit étant foutu, ces messieurs ont décidé d'en faire des brochettes. »

Une lettre anonyme

Si elle décide de se faire opérer à Montpellier, c'est pour montrer aux médecins de la ville qu'elle leur fait confiance : son opération de l'astragale, par le professeur Merle d'Aubigné, s'était passée à l'hôpital Cochin, à Paris, mais, cette fois-ci, elle qui a choisi de vivre si près d'ici, si près de la première faculté de médecine de France, ne peut plus, sans risquer d'offenser ses concitoyens, ne pas se confier à un chirurgien montpelliérain. Le 10 juillet 1967, elle entre en salle d'opération. Le chirurgien urologue est le docteur Schilliro, l'anesthésiste, le docteur Pietrera. Il

est huit heures. Un peu après dix heures, Albertine Sarrazin est morte.

Aujourd'hui, plus de deux ans et demi après l'opération, les docteurs Schilliro et Pietrera sont inculpés d'homicide involontaire par M. Bezombes, juge d'instruction à Montpellier. L'enquête a duré deux ans et demi. « J'ai cru que j'allais devenir fou », dit Julien Sarrazin. Pendant plus de deux ans il a fallu que je les harcèle sans cesse. J'avais l'impression que l'instruction n'aurait jamais de fin, que les coupables ne seraient jamais punis. Quand je faisais un coup, ils étaient moins longs à me mettre au placard. »

Pendant deux ans, la bourgeoisie montpelliéraine a serré les coudes. Elle a failli réussir. « Il s'en est fallu de peu que je ne me pose pas de questions sur la mort de la même », dit Julien Sarrazin. Deux jours après la mort d'Albertine, « le Midi Libre » écrivait en première page : « Albertine Sarrazin est morte, elle a succombé à un accident cardiaque. » C'était triste mais simple. Trop simple. Car il y a eu la lettre anonyme.

Quelques jours après la mort de sa femme, Julien reçoit un message dactylographié d'une page : « Votre femme n'est pas morte des suites d'accident cardiaque, elle est morte à la suite d'une négligence coupable et criminelle. » Julien Sarrazin commence sa propre enquête. Ce qu'il apprend le révolte. « A ce moment, je crois que j'ai failli les tuer. » L'anesthésiste, le docteur Pietrera, beau-frère du docteur Ponceillé, P.-D.G. de la Polyclinique Saint-Roch et député radical de l'Hérault, ne possède, dit-on, aucun diplôme d'anesthésiste. Il n'y avait à la clinique ni flacon de sang ni défibrillateur. Julien Sarrazin exige une enquête. A Montpellier, les médecins

Ne manquez pas le numéro de février de...

dire

La nouvelle revue de la gauche socialiste

Une grande enquête de Claude Estier au Proche-Orient
Violences en Amérique latine
Entretien sur la gauche avec François Mitterrand.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à retourner à « Dire », 25, rue du Louvre, Paris (1^{er})

Je soussigné
Profession
Demeurant

désire souscrire un abonnement d'un an (10 n^{os}) à la revue « Dire ».

(1)

- Abonnement normal à 35 F...
- Abonnement de soutien à 50 F...
- Abonnement de soutien à 100 F...
- Abonnement étudiants à 25 F...
- Abonnement étranger à 50 F...

Ci-joint le montant correspondant :

(1) — en chèque bancaire — ou chèque postal (3 volets), libellé à l'ordre de « Dire ».

DATE ET SIGNATURE

(1) Cochez la ligne correspondante.
Prière d'écrire vos nom et adresse en lettres capitales.

Les lecteurs du « Nouvel Observateur »
recevront gratuitement sur demande un numéro spécimen